

## Article

---

« Culture prolétarienne et littérature ouvrière »

Pierre Aubery

*Études littéraires*, vol. 6, n° 3, 1973, p. 353-361.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500295ar>

DOI: 10.7202/500295ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## CULTURE PROLÉTARIENNE ET LITTÉRATURE OUVRIÈRE

*pierre aubery*

Je voudrais parler de quelques-uns des rapports qu'on peut discerner entre la culture prolétarienne et la littérature qui la reflète, l'exalte ou la préfigure là où elle demeure latente. Si l'on devait suivre l'un des plus ingénieux critiques mis à la mode par la bourgeoisie française ces dernières années, la question que je propose de traiter serait un non-sens puisque, à *l'en croire*, la culture prolétarienne n'existe pas, ne peut pas exister sous un régime dominé par la bourgeoisie. On a compris que je faisais allusion là, à Roland Barthes qui écrit dans ses *Mythologies* : « Notre presse, notre cinéma, notre théâtre, notre littérature de grand usage, nos cérémoniaux, notre justice, notre diplomatie, nos conversations, le temps qu'il fait, le crime que l'on juge, le mariage auquel on s'émeut, la cuisine que l'on rêve, le vêtement que l'on porte, tout, dans notre vie quotidienne, est tributaire de la représentation que la bourgeoisie se *fait et nous fait*, des rapports de l'homme et du monde... Pratiquées nationalement, les normes bourgeoises sont vécues comme les lois évidentes d'un ordre naturel. C'est à partir du moment où une dactylo à vingt-cinq mille francs par mois se reconnaît dans le grand mariage bourgeois, que l'ex-nomination bourgeoise atteint son plein effet. » (p. 250)

Disons tout de suite que Roland Barthes nous semble ramener un peu sommairement la culture à certaines de ses manifestations qui ne sont peut-être pas aussi décisives que celles qu'il omet, notamment la manière de gagner sa vie. Il attache sans doute aussi une importance excessive, à la culture-reflet, à la culture de pure consommation véhiculée et diffusée par les magazines illustrés et autres moyens de communication de masse.

Mais voyons plutôt d'abord ce qu'on doit vraiment entendre par culture puis ensuite par culture prolétarienne. On discerne

en anthropologie un premier niveau culturel comprenant l'ensemble des comportements et des techniques permettant de survivre au sein d'une nature plus ou moins dominée par l'homme et dans le cadre d'un type donné de société. La culture en ce sens c'est un patrimoine collectif transmis de manière implicite plutôt que vraiment explicite de génération en génération. Le second niveau culturel, souvent appelé « civilisation » correspond à une prise de conscience et une mise en œuvre plus délibérée de l'expérience humaine, de sa réflexion sur le sens de la vie, sur la manière dont elle peut être vécue avec le plus d'intensité et de raffinement possible, avec le plus d'humanité, en un mot.

Culture et civilisation constituent l'ensemble des manières d'être qui distinguent un peuple d'un autre. Or, au sein d'un même peuple, caractérisé par sa nationalité, son appartenance à un ou plusieurs groupes ethnique et religieux, on discerne diverses classes sociales produites par le système économique dominant. Dans nos sociétés dont le principe fondamental est la propriété privée des moyens de production et d'échange, le prolétariat c'est la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, celle dont Marx décrivait la condition et le rôle dans sa *Critique de la philosophie du droit* (1844) comme étant celle des « miséreux conscients de leur misère morale et physique, les sous-hommes conscients de leur inhumanité et s'efforçant pour cette raison de réaliser leur humanité... » Ce prolétariat, qui ne possède nul moyen de production ou d'échange, ne peut s'insérer dans le circuit économique qu'en vendant sa force de travail à un prix fixé par la loi de l'offre et de la demande sur un marché contrôlé par les employeurs de main-d'œuvre. Il est donc ravalé au rang d'objet, de force de production susceptible à chaque instant d'être chassé de sa position par une force productive nouvelle plus efficace et plus économique.

Nulle idéologie, aussi ingénieuse, aussi convaincante, aussi omniprésente soit-elle, ne peut complètement oblitérer l'évidence de l'exploitation, de la manipulation quotidienne à laquelle le prolétariat est soumis sur tous les plans. Par conséquent il ne saurait s'identifier, même imaginativement à la bourgeoisie dès qu'il atteint à la conscience claire de son statut particulier — n'en déplaise à Roland Barthes — car il doit pour

survivre élaborer une culture propre, distincte de celle de la classe dominante. L'originalité et la relative autonomie de la culture prolétarienne est plus facile à discerner dans les pays où à la division en classes se superpose la division en groupes ethniques très marqués. Aux États-Unis, par exemple, les noirs bien que baignant dans la société de consommation la plus active et la plus prospère du monde, en sont exclus à bien des niveaux. Leur vie quotidienne au sein des immenses ghettos urbains est plongée dans un climat affectif et humain bien différent de celui qui règne dans les faubourgs où réside la classe moyenne blanche.

Au Mexique, Oscar Lewis a pu accumuler une riche documentation sur la « culture des pauvres » telle qu'elle s'est développée dans les bidonvilles qui encerclent la métropole. Une grande partie de la population y vit presque totalement à l'écart des normes et des institutions les plus communes de la société bourgeoise. Souvent illettrée, elle est totalement inorganisée, tant sur le plan politique que sur le plan syndical, elle n'a guère accès aux banques, aux hôpitaux, aux grands magasins, aux aéroports, aux musées et aux bibliothèques. Elle vit au jour le jour, sans réserves ni emploi fixe, dans un milieu où la famille matriarcale peu stable domine. Ces pauvres Mexicains haïssent la police et se méfient de toutes les autorités y compris des hommes politiques et des prêtres. Mais cette population survit et s'accroît même, grâce à sa pratique d'une solidarité active sous forme de crédits sans intérêt et de toutes sortes de coutumes héritées de cultures antérieures à l'hispanisation, d'ailleurs superficielle, des masses indiennes pauvres. Ces cultures leur ont légué une médecine populaire, toute une pharmacopée et diverses pratiques magico-religieuses qui les aident à affronter leur dénuement. Toutes proportions gardées il y a aussi en France dans les années trente un style de vie prolétarien qui s'éloigne parfois considérablement des normes bourgeoises. Au niveau des mœurs, par exemple, parmi les prolétaires conscients de leur statut social et de leur aliénation, l'union libre semblait plus rationnelle et plus honnête que le mariage. À une époque où la seule diffusion d'informations sur les pratiques anticonceptionnelles était considérée comme un délit grave puni de lourdes peines de prison, le contrôle des naissances était conseillé et pratiqué.

Parmi les intellectuels issus de la classe ouvrière l'idéal du *Refus de parvenir*, qui consiste à rester dans sa classe d'origine, au coude à coude avec les plus déshérités, à décliner tout avancement qui les obligerait à exercer des fonctions d'autorité, pour un peu plus de bien-être et beaucoup plus de justice et de respect de leur dignité d'homme, demeure vivant. Nous qui sommes nés, qui avons grandi et qui devons tout ce que nous sommes aux exemples et aux enseignements recueillis au sein de la classe ouvrière, nous pourrions multiplier les exemples attestant l'existence et l'autonomie relative de la culture prolétarienne. L'identité ouvrière n'est peut-être pas toujours aussi facile à discerner et à définir objectivement qu'une identité raciale ou religieuse — bien qu'elle ait aussi de telles composantes — en France tout au moins. Mais il suffit généralement à un prolétaire d'entrer en contact avec des représentants de la bourgeoisie, employeurs, commerçants ou fonctionnaires, aussi modestes soient-ils, pour se rendre compte qu'ils le perçoivent comme autre, différent, inférieur, quantité négligeable voire méprisable. Au-delà d'un témoignage individuel, nécessairement limité, c'est au niveau de son expression littéraire qu'il est le plus facile de saisir l'originalité de la culture ouvrière. Dans la fiction prolétarienne nous trouvons à la fois le reflet d'une expérience vécue et la projection imaginaire d'une vision plus dramatique, plus cohérente, plus satisfaisante des aspirations, des rêves et des espoirs de ceux qui ne possèdent rien.

Hippolyte Taine voyait dans les œuvres de la littérature le produit de la race, du milieu et du moment mis en œuvre par la faculté maîtresse de l'écrivain. Il les considérait comme des « documents » sur les mœurs, sur la conception du monde, sur la civilisation d'un groupe d'hommes dans la mesure où ils sont des « monuments » c'est-à-dire des œuvres achevées et durables. Après Vico et Michelet le philosophe allemand Wilhelm Dilthey insistait sur l'importance que revêt la littérature pour nous permettre de comprendre le monde social créé par l'homme, ses structures et ses valeurs. Il soutient, dans *le Monde de l'esprit* (C.I. p. 322), que c'est « seulement dans le langage que l'intimité de l'homme trouve son expression complète, exhaustive et objectivement intelligible ». Mais nous dira-t-on, reprenant à propos de la littérature prolétarienne une argumentation voisine de celle de Roland Barthes niant la

possibilité d'une culture ouvrière, comme le firent naguère quelques bureaucrates littéraires du Parti Communiste Français, la littérature prolétarienne pourrait s'épanouir après le triomphe de la révolution prolétarienne mais certainement pas avant. Allant plus loin encore Trotski n'avait-il pas affirmé dans *Littérature et révolution* (1924) que le but de la révolution étant d'en finir avec la culture de classe, ce qui viendrait après elle ne serait certainement pas un art prolétarien mais une culture humaine valable pour tous.

Dans son livre sur *le Parti communiste et la question littéraire 1921-1939*<sup>1</sup>, J. P. Bernard consacre de nombreuses pages à la question de la littérature prolétarienne. Mais on sent bien qu'il n'y croit guère, qu'il doute de son existence en tant que « littérature » et plus encore qu'elle ait, même théoriquement, une chance de se développer. Il peut même invoquer l'autorité de Marx qui écrit dans *l'Idéologie allemande* : « La classe qui dispose des moyens de production matérielle dispose, du même coup, des moyens de production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre les pensées de ceux à qui sont refusés les moyens de production intellectuelle sont soumis du même coup à la classe dominante. » Toute littérature produite en régime capitaliste ne pourra être que le reflet des rapports de force qui s'y font jour. Les idéologies élaborées par les « penseurs », fussent-ils des hommes problématiques, que ce soit sous forme de systèmes conceptuels ou de fictions qui donnent l'illusion de représenter « la vie », ne pourront s'écarter que dans une faible mesure de « l'expression idéale des rapports matériels dominants ». Leurs apparentes divergences, voire leurs oppositions disparaîtront bien vite si le système est menacé.

Lorsque Marx écrit (*Idéologie allemande*, 1846) : « Chez les idéologues, on peut constater qu'ils mettent nécessairement les choses sens dessus dessous et considèrent leur idéologie comme la force motrice et le but de tous les rapports sociaux, alors qu'en vérité elle n'en est que l'expression et le symptôme », il pose en termes parfaitement clairs le rôle et les limites de la littérature comme idéologie. Les écrivains et les lecteurs

<sup>1</sup> Presses universitaires de Grenoble, 1972.

ouvriers ne peuvent rien changer à l'ordre social existant en cherchant à informer et à modifier la représentation qu'ils s'en font; voire à influencer les idées et les opinions des membres de la classe dirigeante sur le sort réel du prolétariat. Comme Marx le soulignait dans sa *Critique de la philosophie du droit* (1844), « La masse vulgaire des ouvriers qui travaillent dans les ateliers de Manchester ou de Lyon, ne s'imaginent pas que, par la *pensée pure*, ils pourront se débarrasser de leurs maîtres et de leur propre abaissement pratique. Ils ressentent très douloureusement la différence entre l'*être* et la *pensée*, entre la *conscience* et la vie. Ils savent que la propriété, le capital, l'argent, le travail salarié, etc., ne sont pas de simples chimères, mais des produits très pratiques et très objectifs de leur propre aliénation qu'il faut, par conséquent, supprimer d'une façon pratique et objective, afin que non seulement dans la *pensée* et dans la *conscience*, mais aussi dans son *existence* en tant qu'être social, l'homme devienne un être humain. » Comme Marx le note plus loin dans le même ouvrage, « L'arme de la critique ne saurait remplacer la critique par les armes, la force matérielle doit être renversée par la force matérielle. » C'est-à-dire que la révolution prolétarienne triomphera effectivement, non pas le jour hypothétique où l'*idéal* ouvrier aura atteint une cohérence dans son expression, une force de conviction telle que même les classes dirigeantes voudraient s'y rallier et contribuer à sa réalisation, mais seulement lorsque « les forces productives existantes » prescriront et permettront au prolétariat de prendre le pouvoir. Il faut dissiper définitivement la vieille illusion idéaliste selon laquelle il ne dépendrait que de la bonne volonté des gens de changer les conditions existantes. Cela est impossible car l'aliénation et la souffrance du peuple sont un élément essentiel de la supériorité et du pouvoir dont jouit la classe possédante, pouvoir dont l'exercice lui est nécessaire, vital, pour la confirmer dans sa conviction de sa supériorité naturelle. Si « l'idéal de l'homme » n'est qu'un épiphénomène, une superstructure abstraite, sans véritable action sur l'organisation de la société, quoi donc l'ouvrier pourra-t-il bien attendre de la littérature qu'il lit ou qu'il écrit ? S'il est vrai, comme l'affirme Roland Barthes, que notre vie quotidienne se déroule dans un climat tout imprégné d'idéologie bourgeoise, car c'est elle essentiellement que diffuse toute une littérature institutionnelle apparemment de pure informa-

tion, l'école, la presse, la radio, la télévision et les spectacles, toute cette culture offerte comme objet de consommation n'est au fond qu'un faux-semblant, le piètre substitut fictif d'une réalité absente : celle d'une véritable civilisation.

Les moyens de communications de masse et les arts donnent aussi parfois des mœurs et des valeurs réelles de la société bourgeoise une représentation critique. Mais cette critique agit comme soupape de sûreté, comme exutoire, somme toute inoffensif tant qu'elle est maniée par des intellectuels et des artistes intégrés dans le système. La liste est longue de ces censeurs de l'iniquité et de la cruauté de la société capitaliste, de ces chantres de l'héroïsme révolutionnaire, de militants d'exception qui, comme André Malraux, deviennent, passée la cinquantaine, des piliers de l'ordre établi. Il y a quelque chose de curieusement inopérant, de gratuit dans les œuvres les plus habilement critiques et les plus généreusement engagées, écrites par des bourgeois à mauvaise conscience tels que Sartre ou Simone de Beauvoir. Après les avoir lues on se sent très fort, très lucide, rebelles qui ne se laissent mystifier par aucun des faux-semblants de l'humanisme bourgeois. Mais on est prêt aussi à s'incliner devant l'intelligence supérieure, l'information énorme, la dialectique puissante de nouvelles autorités. On mesure mieux l'écart qui sépare d'eux le tout venant et aussi on est prêt à accepter d'autres hiérarchies apparemment mieux fondées, mais qui en dernière analyse consacreront une division en classes qui, pour être autre que celle du passé, n'en risquera pas moins de devenir rapidement oppressive. Même la littérature la plus démystificatrice, la plus dénonciatrice couchée dans un langage convenu et coulée dans des formes savantes sera très vite désamorcée, récupérée par l'ordre établi dont elle apparaîtra bientôt comme une illustration, comme c'est le cas aujourd'hui pour Sade et Jean Genêt.

Comme le notait un jour Félix Fénéon, « les écrivains qui font l'apologie de la désertion ou de l'anarchie gagnent en général la gloire et l'Académie française, tandis qu'on fusille obscurément leurs disciples ». Dans ces conditions le rôle d'une littérature prolétarienne est tout tracé. Elle doit faire la critique constante, impitoyable des mille aspects arbitraires des stratifications sociales, elle doit montrer la réalité des rapports des

classes, dans leur cruelle nudité, ce qui est l'expérience fondamentale, centrale, bouleversante de la condition ouvrière, et affirmer sur les plans imaginatif, conceptuel, théorique, la possibilité, la désirabilité, le visage concret d'un ordre fraternel, non-compétitif gouvernant les rapports humains. Non pas que la littérature prolétarienne puisse jamais constituer une fin en soi, une représentation qui émeuve, amuse, détende, et qui par là opère une sorte de catharsis. Ni qu'elle soit une médiation dont on attende qu'elle corrige les maux qu'elle dénonce en faisant appel à la bonne volonté des dirigeants. Mais plutôt qu'elle constitue un modèle et un guide pour l'action. De plus il faut dire et redire, car les raisonnements les plus ingénieux ne pourront jamais rien contre cette évidence, la littérature prolétarienne existe, elle est représentée par des œuvres nombreuses, vigoureuses, d'un accent incomparable avec Rétif, les écrivains ouvriers de 1848, Martin Nadaud, Agricol Perdiguier, Marguerite Audoux, Henri Poullaille, Louis Guilloux, Jean Giono, Maurice Lime, Georges Navel, et beaucoup d'autres.

Depuis que des hommes du peuple écrivent et sont conscients de l'originalité de leur discours, la littérature prolétarienne se définit comme l'expression d'une classe, de ses aspirations et de ses volontés à travers des œuvres qui portent un témoignage. C'est de son authenticité qu'elle tire sa force, c'est du caractère unique de l'expérience qu'elle traduit en mots dérobés à la langue et à la littérature des classes dominantes qu'elle obtient sa vigueur et son unicité. Elle est la voix des silencieux, la voix des opprimés accédant à travers elle à la parole, à la conscience et par là même à une sorte de dignité, ne serait-ce que celle du malheur.

Il faut bien reconnaître pourtant que tant que les moyens matériels de la littérature, journaux, revues, maisons d'édition, seront contrôlés par les fondés de pouvoir des soi-disant « élites intellectuelles », il n'y aura guère de chances de voir la littérature prolétarienne prendre de l'ampleur. Elle demeurera au mieux une curiosité folklorique promise à une diffusion limitée. Mais ces barrages de classe seront certainement franchis le jour où, armés de magnétophones et de caméras, ce qui leur évitera de buter sur l'obstacle des formes littéraires établies et figées, les pauvres, les sans-grade, les humbles

prendront la parole pour dire leur condition humiliée et opprimée ainsi que leurs espoirs, pour faire entendre bien au-delà de leurs ateliers, de leurs bureaux, de leurs asiles et de leurs prisons une voix d'une bouleversante nouveauté. Il y a d'énormes potentiels d'expression, sur tous les plans et à tous les niveaux, au sein des masses où tant d'individualités ont le don, le génie parfois de la parole descriptive, analytique, satirique, revendicative, ou même parfois prophétique et révolutionnaire. Les tentatives de donner à ces prises de parole — très sporadiques dans notre monde — l'écho élargi qu'elles méritent sont fort rares en dehors des périodes où le peuple soulevé fait retentir sa voix puissante. Mais elles existent. La plus connue d'entre elles est peut-être celle du sociologue américain Oscar Lewis avec ses transcriptions si éloquentes des confessions des membres de la famille Sanchez de Mexico<sup>2</sup>. Leur richesse psychologique et sociologique fait pâlir auprès d'elles la plupart des romans sociaux écrits selon les normes acceptées. Car seule une authentique parole prolétarienne peut décrire, exprimer, affirmer les dimensions réelles de la culture véritable de l'immense majorité de l'humanité soumise au régime de la pauvreté. Cette culture ou ces mœurs si l'on veut, n'ont pas grands rapports avec les institutions et les monuments érigés par la classe dirigeante. Mais ils sont l'authentique réaction des masses innombrables aux faits primordiaux qui conditionnent leur vie. Or, là-dessus la littérature écrite par des bourgeois ou des fils de bourgeois, aussi bien intentionnés soient-ils, ne peut être que muette car ils ignorent souvent jusqu'à son existence.

*State University of New York at Buffalo*

<sup>2</sup> *Pierrot et Aline*, « roman » signé Jean Ferniot (Grasset 1973), aurait été réalisé selon le même procédé, et le critique du journal *le Monde* souligne la valeur de ce témoignage social qu'il rapproche des travaux d'Oscar Lewis.